

La gestion des relations interpersonnelles dans le discours des chercheurs

Njike Mélanie HL¹
Adiobo Mouko Raphaël²

Résumé

Le savoir scientifique s'énonce à travers un discours qui lui garantit son statut. Ce discours dont le but est de mettre en avant le caractère objectif des savoirs en général appelle la mise en place d'un ensemble de manœuvres. Par ce processus, le sujet épistémique, le chercheur, se pose à partir de l'évocation des travaux d'autres chercheurs. Il se positionne aussi vis-à-vis du public auquel est adressé le savoir qu'il exprime. Il en découle donc des enjeux de face, son discours devant s'articuler suivant les normes de sa société, sans pour autant lui faire perdre la posture d'expert qu'il revendique. Le chercheur doit savoir se poser par rapport à ses pairs sans se risquer à leur faire perdre la face, tout en s'assurant de ne pas perdre la sienne. Répondre à cette préoccupation revient à voir comment la règle de politesse s'impose dans tout exercice d'expression du savoir comme un impératif que doit observer le sujet épistémique. Il s'agit ici de montrer les manœuvres linguistiques et non linguistiques qui se mettent en place, notamment à l'écrit et par lesquelles le sujet ménage sa face et celles des autres.

Mots clés : politesse, discours épistémique, sujet épistémique, face, savoir.

Abstract

The expression of knowledge takes the form of a language that guarantees the latter's scientific status. The aim of academic discourse being to ensure scientificity of knowledge, this form of discourse entails the application of a set of processes through which the researcher takes a stand with respect to his analysis of previous research. Besides, this positioning is operated with regards to the readers. This therefore calls for the observation of linguistic politeness, as the scientist must respect the norms of the scientific community while maintaining the critical thinking, rigor and honesty that grant him the scientific personality. How then does the scientist take a stand with due respect to face work? Answering this question implies considering how the norms of politeness structure every scientific speech. The aim of this paper is, thus, to show the linguistic and non-linguistic processes that characterize the observation of politeness within the speech of the researcher, with special focus on writing.

Keywords: politeness, academic discourse, researcher, face work, knowledge

Introduction

Le discours reste un objet marquant de plusieurs domaines d'étude. L'intérêt pour l'exercice du langage outrepassé d'ailleurs le simple cadre linguistique, dès lors qu'il fait l'objet de nombreux autres domaines dont la sociologie et l'anthropologie où il est vu comme un fait

¹ Doctorante en didactique des langues, Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Yaoundé 1-Cameroun. Domaine de recherche : pratiques didactiques de l'enseignement-apprentissage de l'écrit, analyse du discours, compétence discursive dans l'activité de recherche, analyse comparative des genres du discours. Contact : njike99@yahoo.com

² Docteur PhD en didactique des langues, Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Yaoundé 1-Cameroun. Domaine de recherche : comparatisme des systèmes phonographémiques français et anglais, compétence discursive des bilingues et discours de recherche ; professionnalisation, conception et analyse des systèmes et dispositifs d'enseignement des langues, approche par les compétences et efficacité des systèmes. Publications récentes : (1) Adiobo, M. R. et Kapche, K. A. (2019). Introduction de l'approche par compétences : quels critères d'évaluation des manuels ? *Quelle école pour demain ? Enjeux, priorités et défis*. Paris : L'Harmattan. 301-305. (2) Adiobo, M. R. (2020). Évaluer la compétence discursive : le cas du discours scientifique. Quels critères ? *Syllabus Review*, vol. 9, n°1. 138-180. (3) Kapche, K. A. et Adiobo, M. R. (2019). Évaluation des manuels du secondaire au Cameroun et prise en compte des spécificités curriculaires. In *Quelle école pour demain ? Enjeux, priorités et défis*. Paris : L'Harmattan. 315-322. (4) Nkoa, T., Ngo, N. F. C., Adiobo, M. R., Ngo, N. B. S., (2018). *Axe du français 5*. Paris : L'Harmattan. Contact : raphael.adiobo@yahoo.com

marquant les relations humaines et l'organisation sociale. Dans le cadre de la linguistique, de nombreuses études se sont intéressées à la question de l'interaction en général (Kerbrat-Orecchioni, 1990, 1992, 1994 et Nucheze, 2013), puis au discours scientifique comme forme d'interaction. À l'oral comme à l'écrit, ce discours met en contact une pluralité d'acteurs dont la présence est plus ou moins visible à travers le texte. Relevons d'ores et déjà qu'une partie de sa scientificité dépend de cette pluriévocationnalité. Car, d'après la classification de Maingueneau et Cossutta (1995), le texte scientifique se hisse au rang des discours constituants, définis comme liés à la notion d'autorité, de pouvoir. Ces textes orientent les actes de la société et constituent de ce fait le fondement du fonctionnement de la communauté. Le discours scientifique est donc une forme d'interaction à laquelle l'on se réfère pour fonder les débats et actions au sein du corps social. Il en découle que par leur nature à la fois auto et hétéro constituante et en raison de leur portée sociale, les discours scientifiques constituent, comme tout autre discours constituant (religieux, littéraire, philosophique et légal) une forme d'interaction présentant des menaces et donc des enjeux de face plus importants. Ces menaces et enjeux touchent à la fois le scripteur, les chercheurs dont les points de vue peuvent diverger des siens, puis le public cible qu'il faut toucher, convaincre, et pousser à adopter des modes de réflexion et d'action différents de ceux qu'ils auraient eus en d'autres circonstances.

Si donc beaucoup a été dit sur les menaces qui pèsent sur les interactants d'une situation de communication quelle qu'elle soit, il semblerait que très peu ait été fait pour éclairer la nature de la menace que suscite une interaction scientifique. Aussi, les travaux de Goffman (1973 et 1974) et Brown et Levinson (1987) se sont-ils attelés à éclairer les différents mécanismes que mettent en place les interactants, toutes situations de communication confondues, pour préserver leur face. Pourtant, en dépit de ces travaux remarquables, un effort supplémentaire devrait être fait pour montrer comment les stratégies communicationnelles pourraient être mises à contribution aux fins de permettre aux chercheurs d'aboutir à des pratiques expressives saines et profitables tant pour la science que pour leur face.

En clair, dans le cadre du présent travail, il convient de répondre à la question suivante : comment le chercheur parvient-il à se poser par rapport à ses pairs et à toucher son public (y compris sur des sujets socialement vifs) sans se risquer à leur faire perdre la face, tout en s'assurant de ne pas perdre la sienne ? Répondre à une telle interrogation revêt une importance capitale pour tout chercheur, le cas de celui en initiation pour qui, il s'agirait de la voie par laquelle il parviendrait à éclairer ses procédés discursifs, notamment les stratégies d'auto et hétéroévaluation, ainsi que les modes de prise de position lui permettant d'assurer la légitimité de ses discours sans faire d'entorse aux enjeux de face. Ainsi, nous formulons l'hypothèse qu'un ensemble de règles placées sous le prisme de la politesse linguistique constituent le socle sur lequel le chercheur bâtit son argumentaire de manière à préserver les différents enjeux de face situés à l'arrière-plan de son discours.

L'objectif de ce papier est donc de montrer comment la règle de politesse s'impose dans tout exercice d'expression du savoir comme un impératif que doit observer le sujet épistémique. Dans cette étude empirique à caractère documentaire fondée sur les thèses linguistico-anthropologiques de l'interaction, nous commencerons par construire le cadre épistémique sur lequel se fonde le travail. Puis, nous procéderons à l'évocation de l'importance de la politesse dans le contexte du travail scientifique, en vue d'aboutir à une analyse des erreurs faites à la face dans les travaux de chercheurs en initiation, puis aux stratégies linguistiques qui se mettent en place dans un écrit scientifique pour assurer la préservation de la face. Toutefois, il ne s'agira pas dans ce cas de tirer exemple des communications scientifiques orales qui pourront faire l'objet de travaux ultérieurs.

1. À propos des théories de référence de l'étude de la politesse linguistique

Comme nous l'avons annoncé dès l'entame de notre propos, l'étude du discours en général et celle de la politesse linguistique en particulier reposent sur un ensemble de travaux menés dans le cadre de l'anthropologie et de la linguistique. C'est à la faveur de ce constat que pour explorer la place de la politesse linguistique dans les travaux scientifiques, il nous semble utile de convoquer deux théories. Il s'agit de la microsociologie de Erving Goffman et de l'analyse du discours en interaction (ADI) de Catherine Kerbrat-Orecchioni.

1.1. De l'apport de la microsociologie goffmannienne

La microsociologie est un courant d'origine anthropologique développé dans le cadre des travaux de l'éthologie³ et plus globalement de la pragmatique. À sa base, l'on retrouve les études de l'Américain Goffman (1973a, 1973b, 1974), avec à sa suite, Penelope Brown et Stephen Levingson. Partant du marquage de territoire des animaux, en l'occurrence les fauves, Goffman développe un principe cardinal des rapports humains observable à partir de l'interaction. Il parle alors du principe de la face. Goffman (1973a : 11) pose que selon le principe, dans toute conversation, les acteurs se projettent dans leurs discours. Une réalité qui découle du fait cardinal que dès l'entame d'un échange, les interlocuteurs mènent une activité de révélation et collecte d'informations personnelles et de positionnements conséquents qui leur permettent d'interagir. Il s'agit pour chaque locuteur, dans le souci de la réussite de l'échange, de mener la conversation à la fois sur la base de leurs personnalités respectives et surtout des attentes conversationnelles de l'interlocuteur. Pour l'auteur, ce jeu est important et revêt un caractère pratique puisqu'il « contribue à définir la situation, en permettant aux autres de prévoir ce que leur partenaire attend d'eux et corrélativement ce qu'ils peuvent en attendre. Ainsi informés, ils savent comment agir de façon à obtenir la réponse désirée ». Parlant des intentions illocutoires des interactants, on peut encore lire :

« ... désirer donner une haute idée de lui-même ou qu'on lui prête une haute idée de ses interlocuteurs, ou qu'ils s'aperçoivent de ce qu'ils pensent en fait à leur sujet, ou qu'ils n'aient aucune impression bien nette ; il peut désirer instaurer un accord suffisant pour que l'interaction se poursuive ou bien bernier ses interlocuteurs, se débarrasser d'eux, les déconcerter, les induire en erreur, les contrarier ou les insulter » (Goffman, 1973a : 13)

De ce présupposé que naît l'ensemble des enjeux de la face que Goffman (1973a : 40) définit comme « la tendance des acteurs à donner à leur public une impression idéalisée par tous les moyens » et Goffman (1974 : 9) entend comme « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier. La face est une image du moi délinéée selon certains attributs sociaux approuvés, et néanmoins partageable ». Autrement dit, c'est l'ensemble des éléments symbolisant l'image de soi qu'on aimerait que les autres retiennent ou l'ensemble des aspects de notre personnalité qu'on voudrait que les autres respectent. Les enjeux faciaux se fondent notamment sur ce que l'auteur nomme « possibilités de ruptures de définitions » (Goffman, 1973b) entendues comme l'ensemble des menaces qui pèsent sur la face et qui sont susceptibles de causer la rupture de l'échange et la non-réalisation des objectifs interactionnels. Pour ce faire, les acteurs doivent s'employer constamment à préserver la face par « [... l'emploi incessant] des procédés préventifs pour éviter ces ennuis et des procédés correctifs pour compenser le discrédit qu'ils occasionnent quand on n'a pas su l'éviter » (*Ibidem*) : c'est la politesse linguistique axée à la fois sur des techniques défensives (quand elles sont employées par un locuteur pour protéger ses propres projections, donc sa face) et des techniques de protection ou de tact lorsqu'il s'agit de sauvegarder la définition projetée par un autre

³ Science du comportement des animaux dans leur milieu naturel

participant. Aussi faut-il noter que ces techniques que l'auteur s'active à présenter (Goffman, 1974) ont à la fois un caractère linguistique et para ou non-linguistique. Il en découle donc que pour le discours scientifique plus que pour d'autres discours moins normatifs, le respect de la politesse linguistique se veut le principe cardinal qui oriente le maintien de la courtoisie nécessaire à la structuration du discours scientifique, à l'atteinte de ses buts, puis à la préservation des réseaux de relations qui lient le chercheur tant au monde de la science qu'à celui du commun.

1.2. L'apport de l'analyse du discours en interaction (ADI)

À la base de cette *épistémè* linguistique se trouvent les travaux de Kerbrat-Orecchioni (1990, 1992, 1994). École interactionniste située partiellement à la suite des thèses de Goffman, l'ADI s'emploie à une définition du discours qui prend en compte l'ensemble de ses structurations selon les contextes de production, puis à une spécification des normes qui conduisent les interactions, notamment ce qu'il est convenu à l'auteur d'appeler *politesse linguistique*. Parlant des formes du discours, l'auteur à la fois oppose et superpose deux grands ensembles de discours, notamment les discours dialogaux et monologaux. D'après Kerbrat-Orecchioni (1990 : 216), si les dialogues mettent ouvertement en scène plusieurs acteurs, les monologues se réclament d'un seul locuteur visible. Or, qu'il s'agisse de l'un comme de l'autre, il existe des invariants attribuables au discours, notamment, d'une part la cohérence qui fait des dialogues des ensembles synchroniques au même titre que les monologues, puis la polyphonie qui fait des monologues des ensembles dialogiques mettant implicitement en scène, cette fois-ci, plusieurs acteurs dans une interaction. La plupart des discours scientifiques écrits, dans notre cas, se situent dans cette ligne. Ils mettent en scène l'auteur dans une interaction vive avec à la fois d'autres auteurs qu'il cite ou dont il évoque la pensée, outre celle de l'opinion publique qu'il veut toucher.

L'échange peut donc être cordial ou houleux selon l'intensité des concordance ou divergence de pensées qui caractérisent sa relation avec les différents pôles précités. La revue de littérature et l'énoncé du constat ou du problème sont souvent les théâtres de ce fait. Compte tenu du présupposé polyphonique, Kerbrat-Orecchioni (1992 et 1994) pose que les énoncés produits dans un échange obéissent à la double perspective de la transmission d'informations (aspect informationnel) et à la gestion des relations interpersonnelles entre interactants (aspect relationnel). D'où la place de la politesse linguistique qu'elle présente comme l'ensemble des normes langagières régissant les relations qui s'établissent non plus entre les différents constituants du texte conversationnel (donc dialogal), mais au sein de celles qui se construisent, par le biais de l'échange verbal, entre les interactants de manière générale (Kerbrat-Orecchioni, 1992). Au plan de la structuration du discours scientifique, ce fait pose, à la suite de Goffman (*op. cit.*), la place des éléments langagiers susceptibles de maintenir la cordialité des échanges et des relations entre l'auteur et ses interlocuteurs. Comment donc la politesse linguistique se positionne-elle comme facteur de régulation de rapports interindividuels de manière générale ? Pour le savoir, il faudrait au préalable marquer un arrêt sur les nature et objectif du texte scientifique.

2. La politesse linguistique : un facteur de régulation

Nous tentons ici de répondre à la question de savoir, pourquoi l'on a besoin d'observer la politesse au cours d'un exercice de communication scientifique. Il semble donc utile, à ce stade, de faire un ensemble de rappels portant sur le texte scientifique, sa constitution, ses objectifs, mais aussi sur les risques et les enjeux liés à l'activité épistémique. Ces éléments nous permettront de mieux appréhender la place du discours scientifique en tant qu'agent de régulation.

2.1. Le texte scientifique : nature et objectif

Nous avons annoncé plus haut que le texte scientifique est un discours à portée sociale et de nature constituante. Nous avons également retrouvé dans la présentation de Maingueneau et Cossutta (1995 : 113) deux éléments essentiels touchant à la nature constituante du texte épistémique, à savoir qu'il est à la fois auto et hétéro constituant. Pour ces auteurs, la nature auto constituante du discours épistémique émane de ce qu'il s'auto-légitime. Tout scripteur garantit lui-même la légitimité de ses prises de position. La véracité de sa pensée tient tout d'abord au seul fait qu'il affirme et argumente.

Puis, un second aspect de la nature de ce discours tient à l'hétéro constitution : le texte scientifique est polyphonique, facteur qui démontre que tout auteur fait valoir son point de vue en évoquant d'autres auteurs. Et Maingueneau et Cossutta d'affirmer (*op. cit.* : 115) : « Les discours constituants sont l'espace d'un conflit permanent entre divers positionnements. [...] Certes, le positionnement prétend naître d'un retour aux choses, d'une juste appréhension du Beau, du Vrai, etc. que les autres positionnements auraient défigurés, oubliés, subvertis... »

Le sujet épistémique mène donc toujours un débat avec ses pairs, lequel constitue la base sur laquelle il entend toucher son public. Au cours de ce débat, Belibi (2003 : 48) pose que les propos de l'auteur sont ponctués de termes axiologiques démontrant des mécanismes d'auto/hétéro évaluation.

Ce fait nous porte à l'objectif du texte scientifique. À la suite de Nuچهze (1998), Belibi (*op. cit.*) souligne qu'à travers la structure de surface d'un texte scientifique se dégagent des actes de langage qui accomplissent des buts illocutoires bien précis. Si les actes langagiers se rapportent à la structure constituante du discours scientifique, Belibi soutient que le double objectif de tout discours épistémique est de transmettre des connaissances et de convaincre le lectorat à adopter le point de vue du chercheur. Joint à ce qui précède sur la nature du discours scientifique, cet aspect établit une relation tripartite dans l'interaction que suscite tout scripteur scientifique : d'une part on a le chercheur lui-même, d'autre part, la communauté scientifique qu'il évoque, puis enfin le lectorat qu'il veut toucher, informer, et convaincre de penser comme lui, voire d'agir dans le sens de ce qu'il soutient. C'est la portée sociale du discours de recherche. L'on s'aperçoit donc clairement que le discours scientifique est bien loin de se limiter à la transmission de connaissances. Au-delà de l'aspect informationnel, il s'agit de gérer des réseaux de relations. D'une part, le discours scientifique s'intéresse à la relation du chercheur aux autres membres de la communauté scientifique qu'il cite et avec qui il débat, puis ensuite à celle qu'il construit avec son public. Nuچهze (*op.cit*) souligne que ce rapport établit le lien du texte scientifique aux notions goffmanniennes de *face* et *figuration* (Roulet et al., 2001).

En effet, si le discours de recherche s'affirme comme autorité, il constitue d'office une menace potentielle pour la face. Pis encore, s'il porte un regard critique sur les points de vue extérieurs qu'il s'attache à démontrer comme vrais ou faux, il se veut plus encore menaçant. Enfin, s'il vise à s'attaquer aux points de vue des membres de la société, le discours épistémique se révèle comme un fait interactionnel hautement sensible, puisque faisant peser le risque de menaces multiples sur la face, voire sur l'aboutissement-même du processus de communication enclenché. Quelles sont donc ces menaces de manière plus concrète ?

2.2. Les types d'enjeux et menaces liés à une communication scientifique

Comme nous l'avons déjà souligné, les enjeux qui pèsent sur ce type d'exercice interactionnel touchent essentiellement à la face. Ainsi que le rappelle Avodo (2012), dans un rapport tel que celui que nous avons dressé ci-dessus, le locuteur peut perdre la face, gagner la face, ou encore protéger la face, voire porter atteinte à la face de ses partenaires (Goffman, 1973b et 1974). Il s'agit d'enjeux symboliques en rapport direct avec les relations que cherche à établir le discours scientifique. Si cette forme d'enjeux est primordiale, elle entraîne un second type qui touche à

l'aspect informationnel, donc aux buts mêmes de ce discours, à savoir, informer, convaincre, faire adopter des points de vue et comportements. Il s'y associe ce qu'Avodo nomme enjeux opératoires.

En fait, bien que tout auteur se positionne très généralement en marquant de la distance par rapport au point de vue des autres, l'objectif recherché n'est point d'arriver à un réel rapport d'antagonisme. L'exercice intellectuel d'expression de la pensée vise plutôt à rechercher les plus grands consensus et reconnaissance tant de la communauté scientifique que du public. C'est la raison d'être des lois que tend à régir le discours de recherche. C'est aussi le fait même qui explique pourquoi les études se répètent dans le but d'arriver à une plus grande généralisation d'un point de vue préalablement exprimé et dont la valeur n'arrivait pas encore à produire toute l'adhésion souhaitable. Dans ce contexte, bien que le débat évoque de fait un rapport agonale, l'enjeu réel tient plutôt à favoriser une grande adhésion de la communauté intellectuelle, y compris de ceux dont les positions tranchent d'avec celles de l'auteur. De même, lorsque ce dernier engage un débat avec le public sur ses positions, ce n'est jamais pour arriver à maintenir une relation conflictuelle. À l'inverse, il s'agit de rechercher leur acceptation, et d'entraîner des modifications de comportement conséquentes, bref, l'on cherche à établir le consensus.

Bien que l'enjeu soit si grand, il faudrait reconnaître ici que les menaces sont tout aussi importantes. Car, en cherchant à faire entendre raison, on peut aussi bien arriver à produire l'effet inverse. Déjà, faudrait-il encore que l'on s'assure qu'on a raison. En clair, Brown et Levinson (1987) rappellent qu'un acte est menaçant lorsqu'il est contraire aux besoins de face, donc aux intentions de l'autre partie. De manière plus concrète, que peut-il donc y avoir de menaçant dans un discours épistémique ? Et contre qui pourrait être dirigée la menace ?

À titre de rappel, Brown et Levinson (*op. cit.*) adoptent deux démarches de classification des actes menaçants la face. D'une part, ils opposent les actes menaçant la face positive à ceux portant préjudice à la face négative. D'autre part, ils procèdent de l'apposition émetteur-récepteur pour classer ces actes menaçants. Or, de quelque côté qu'on les prenne, pour les besoins de ce travail, il est possible de retenir ce qui suit. Les remerciements, les appréciations, les compliments portés à l'endroit de l'autre, les propos auto-flagellants, les expressions de désapprobation, de critique, de dédain ou toute expression visant à ridiculiser l'autre sont des menaces tant à la face de l'émetteur qu'à celle de ses interlocuteurs. Ils ajoutent à ces exemples les plaintes, reproches, accusations, injures et contradictions, l'évocation de questions socialement vives (racisme, religion, émancipation des femmes...), les actes contraignants (ordres et interdictions, suggestions et conseils, rappels, menaces, avertissements et défis). Ces exemples, parmi tant d'autres qu'ils citent sont porteurs de conséquences pour notre étude, puisqu'ils s'identifient tout d'abord à la relation tripartite dressée *supra*, puis aux visées de l'expression scientifique déjà évoquées.

Pour être plus précis, le discours de tout chercheur présente une portée multidimensionnelle qui tient des enjeux que nous avons développés. Du point de vue relationnel, on dira que lorsqu'il discute avec ses pairs, dans un premier temps, le chercheur va établir deux types de rapports avec les chercheurs qu'il cite : d'abord la relation irénique (consensuelle) avec ceux dont il partage les positions, puis l'agonale (avec ceux dont les travaux tirent des conclusions plus ou moins différentes). Du coup, se mettent en place des menaces de l'ordre de celles que citent Brown et Levinson : appréciation, remerciement, compliment et possibles propos auto-flagellants dans le cas de la relation irénique. Puis, pour le compte de l'agonale, on peut noter l'emploi de propos marquant la désapprobation, la critique, le dédain, voire le ridicule.

Du point de vue de la relation au lectorat, la construction fait peser des menaces liées à des actes tels les reproches, les accusations, les injures et contradictions, l'évocation de questions socialement vives et les actes contraignants, puisqu'il est généralement question de remettre en

cause un ou des points de vue et de rechercher des modifications du comportement. Il en découle que le public peut se sentir reproché, accusé, insulté, ouvertement contredit dans ses points de vue. Déjà, le seul fait d'évoquer un sujet socialement vif se veut une menace en soi pour la face du public dont un pan détient déjà une position, laquelle est généralement tranchée. De tels actes posés dans un écrit scientifique font également peser le risque d'échec de l'interaction engagée, puisque se sentant offensé, au lieu d'un changement de prises de position, un chercheur brutalement contredit ou un acteur social à qui on recommande un changement de comportement peut également décider de réagir par l'agonal. Par ailleurs, il convient d'ajouter qu'en louant une source convergente à l'excès, on s'auto-flagelle, on se reconnaît volontiers une position basse. Les actes sus-évoqués portent une triple menace contre les trois pôles engagés dans une communication scientifique. Que faut-il donc faire face à un risque aussi élevé ?

2.3. Le rôle régulateur de la politesse

La nature, les objectifs, puis les enjeux et menaces sus-décrits expliquent donc pourquoi il est bon de procéder par l'évitement dans une communication scientifique. L'on doit trouver les termes justes pour accomplir, si le cas s'y prête, chacun des actes sus-évoqués sans faire perdre la face ni porter un coup à la nôtre en adoptant, même involontairement, le masque du ridicule ou de l'opposant farouche. Il faut donc modaliser, d'où la place de la politesse linguistique. Elle permet au chercheur d'apprécier, d'approuver, de complimenter des sources convergentes, de critiquer et de pointer le ridicule d'un point de vue d'auteur ou d'une tranche de la population sans risquer de les pousser à vouloir demeurer dans leur position. Bref, la politesse linguistique permet au sujet épistémique de construire un consensus avec les autres parties sans risquer de perdre sa propre face. Par quels mécanismes y arrive-t-il ?

3. Essai d'analyse des erreurs touchant la face dans les discours de chercheurs en initiation

Pour analyser la place qu'occupe la politesse linguistique dans les discours de recherche produits par les chercheurs en phase d'initiation, nous avons travaillé sur un corpus d'extraits tirés de 10 thèses et mémoires suivant la démarche de l'analyse des erreurs de Weinreich (1963) et Selinker (1972). Bien qu'utilisée à l'origine dans le cadre de l'étude des interférences issues de l'apprentissage des langues étrangères, elle nous a permis d'élaborer une démarche suivant laquelle les extraits ont été anonymisés et codifiés, puis analysés en vue de l'identification des erreurs de manière générale. Puis, nous avons discriminé celles relatives à la politesse linguistique qui ont enfin été catégorisées pour plus de clarté. Trois grandes catégories ont alors été retenues : les menaces à la face des autres chercheurs, les menaces à la face du lectorat et celles touchant la face de l'auteur. Il convient de relever que pour des besoins de politesse, les sources des discours anonymisés et analysés ne seront pas révélées de peur de porter atteinte à la face de leurs auteurs. Seul leur intérêt informationnel est d'intérêt pour l'étude.

3.1. Analyse des erreurs menaçant la face des autres chercheurs

Dans cette catégorie, nous avons pu déceler un nombre d'occurrences de menaces à la face des autres auteurs qu'il faudrait placer, selon Goffman (1973a) sous le prisme du manque de tact. C'est ce qui apparaît dans le texte codifié Extrait 10 issu d'une thèse dans laquelle l'auteur procède à un essai de spécification du concept d'épistémologie : « Comme nous l'avons si bien dit, l'épistémologie se présente comme un domaine d'études dont le rôle est en plus d'assurer le suivi des évolutions relatives aux différentes sciences et des innovations qui marquent leur développement, toute chose qu'opine Kant ». En effet, en employant le verbe *opine*, l'auteur manque de tact et porte atteinte à la face de Kant et de tous les chercheurs qui ont été influencés par les thèses du théoricien dont les travaux sont reconnus d'autorité et comme fondamentaux

dans différents domaines de sciences. Ainsi, en réduisant sa définition de l'objet de l'épistémologie à une simple opinion, l'auteur fait une entorse à la stature du théoricien et de ses travaux, voire de l'école philosophique qu'il a fondée et dont se réclament bon nombre d'autres penseurs. Une erreur similaire apparaît dans la thèse dont l'Extrait 9 est tiré. On y remarque ce passage :

« C'est à ce niveau qu'il importe de présenter la notion de passage polyphonique (PP) telle que développée par Kjersti Fløttum (dans Nølke, Fløttum et Norén 2004 : 102 et 103). En effet, les textes « d'une certaine envergure » présentent une certaine complexité au niveau de leur structure qui rend difficile l'analyse polyphonique. »

Dans le passage, l'auteur s'attaque aux travaux de la ScaPoLine, école scandinave de la polyphonie linguistique et du même coup, à ses théoriciens Henning Nølke, Fløttum Kjersti et Coco Norén dont il qualifie les thèses de textes « d'une certaine envergure », donc de bas étage par rapport au sien. L'absence pure et simple d'une telle modalisation aurait permis au chercheur de se positionner tout en évitant une telle menace. Dans l'Extrait 7, relevons cet autre manque de tact de nature à heurter la face des autres auteurs, alors que l'auteure, dans son mémoire, clôture sa revue de littérature et situe sur l'intérêt de son travail : « l'intérêt de cette étude est avant tout philosophique et porte sur un travail pointu de codification d'une théorie assez complète du discours scientifique, laquelle donne une idée réelle de ce qu'est la structure de cet ensemble de savoirs ». Ici, on remarque un cas d'auto laudation lorsqu'en qualifiant son travail de « codification d'une théorie assez pointue du discours scientifique, » l'auteure loue exagérément son travail et s'auto-glorifie. Ainsi, elle menace inévitable la face des autres théoriciens la précédant dans le champ des principes du discours (scientifique), laissant insinuer par le fait que leurs travaux sont moins importants. On retrouve une erreur similaire dans l'Extrait 8 où l'auteur écrit : « Ce sera également le point de départ partiel de la lecture de la compétence que nous allons développer. » En effet, en parlant de « lecture de la compétence que nous allons développer, » il présente sa conception de la compétence *à priori* non pas comme un essai soumis à l'évaluation des autres chercheurs, y compris ceux qui l'ont précédé dans le domaine, mais l'érige en travail fait de main de maître. Il aurait évité ce travers qui rappelle aux théoriciens précédents que leurs travaux sont erronés ou d'une piètre valeur par rapport aux siens par l'emploi du verbe *suggérer* en lieu de *développer*.

3.2. Les menaces sur la face du public-cible

Les exemples dans cette catégorie sont nombreux. Pourtant, nous n'en retiendrons que quelques-uns pour les besoins de la présente analyse. Tout d'abord, l'Extrait 7 ci-dessus est illustratif d'une menace à la face du lectorat lorsque l'auteure, en annonçant l'intérêt de son travail, emploie l'expression « porte sur un travail pointu, » montrant par le fait même à son lectorat qu'elle outre passe son appréciation et n'a nul besoin que ce dernier émette quelque jugement de son travail et témoigne par lui-même de la valeur de l'étude. Dans l'Extrait 10, l'on remarque un cas similaire lorsque l'auteur engage son propos par l'expression « Comme nous l'avons si bien dit ». Par cette expression, il s'autoglorifie et confirme la perfection de son travail, offensant par le fait ses lecteurs qui sont supposés être en bonne place de juger de la pertinence ou non de son propos. Dans l'Extrait 5, on retrouve un manque de tact identique avec le marqueur modal « amplement » lorsque l'auteur écrit : « On voit alors clairement comment la pédagogie de l'intégration que nous présentions amplement *supra* se fonde sur cet arrière-plan théorique, autant que sur le constructivisme. » Il en est autant de l'exemple issu de l'Extrait 2 suivant : « Ce faisant, la présente intellection vise à répondre à la question de recherche suivante. » On y perçoit l'auto-glorification de l'auteure à travers le terme « intellection » en lieu de « réflexion » ou « étude » qui auraient été plus humbles.

L'Extrait 4 révèle une autre forme d'atteinte à la face du lectorat non-fondée sur l'auto laudation, mais sur la glorification excessive d'autres auteurs qui transparait au propos suivant : « Un point de vue qui n'est pas partagé par le grand sociologue Nga Ndong (2003 : 57), Professeur des universités camerounaises et auteur de travaux remarquables dans la ligne d'une sociologie africaine qui prend de plus en plus de l'ampleur. » On remarque dans l'extrait l'emploi de termes tels « le grand sociologue, » « Professeur des universités camerounaises » et « auteur de travaux remarquables ». En effet, les termes sont d'autant plus polémiques qu'ils sont révélateurs de la volonté manifeste d'influencer l'opinion du lectorat, de le priver de sa liberté de pensée et de critique, puis de l'obliger du même coup à adhérer nécessairement à la pensée du chercheur cité. Ce qui serait à la fois une atteinte à l'esprit scientifique et aux normes de la courtoisie qui fondent les rapports humains.

3.3. Les menaces sur la face de l'auteur

De même que le discours de l'auteur peut manquer de tact et porter atteinte à la face de ses interlocuteurs, autant il arrive que par des manœuvres discursives inappropriées, ce dernier fasse une entorse à sa propre face en procédant à des autoflagellations. Il peut alors s'agir de propos entachés d'excès d'humilité évitables par une expression plus objective et sans recours à des modalisateurs visant à rabaisser la valeur du travail ou de l'idée émise. C'est le cas dans l'Extrait 4 où l'auteur, dans le processus de présentation des résultats de son enquête écrit : « On peut le voir dans ces quelques propos des populations de Lobo... » L'emploi du modalisateur « quelques » se veut problématique en ce sens qu'il rabaisse la valeur des idées émises en tablant, non sur la pertinence des propos, mais sur leur quantité, ce qui ne devrait pas être le cas. Par ailleurs, l'auteur, par l'expression, s'excuse de n'avoir pas pu obtenir plus de *verbatim* allant dans le même ordre d'idées, ce qui dévalue la richesse de ceux qu'elle est parvenue, même de manière scientifique, à obtenir.

Une autre forme d'autoflagellation provient de *lapses* généralement produits par les chercheurs en initiation à un discours scientifique qui se veut de qualité relevée. Ainsi, ces derniers confondent très souvent certaines expressions dans l'effort à se conformer à l'exigence linguistique des travaux de recherche de haut *standing*. C'est ainsi qu'on observe des erreurs semblables à ce qui apparaît dans l'Extrait 3 ci-contre : « nous envisageons pour ce travail, de porter les lunettes de l'approche systémique pour analyser notre question de recherche. » En faisant une faute sur l'expression « à la lunette de » (remplacée par « de porter les lunettes de... »), l'auteur fait montre d'un manque au niveau de la compétence discursive qui rabaisse son travail, voire son image à la face de la communauté scientifique qui se serait attendue à meilleur niveau que celui-là. Toute chose qui aurait pu être évité en optant pour une expression plus simple mais correcte avec des termes tels « à la lumière de... » ; « sur la base de... » ou « à partir de... » On obtiendrait alors par exemple « Nous envisageons analyser notre question de recherche à partir de l'approche systémique. »

4. Les manœuvres linguistiques pour préserver la face

Une fois cernées et illustrées les menaces liées au discours scientifique et le rôle de la politesse, retrouvons à présent les différentes techniques qui permettent la figuration dans un travail scientifique. Comme nous l'avons annoncé, nous établissons à ce niveau un rapprochement avec les stratégies de Goffmann, Brown et Levinson. Il s'agit de voir comment leurs propositions qui visent au préalable tout type d'interaction devraient être appliquées aux écrits scientifiques en vue de permettre au chercheur d'atteindre ses buts communicationnels, d'informer, d'établir un consensus, d'entraîner des modifications de la pensée et du comportement, même au prix d'appréciations, de critiques ou de recommandations qui en temps normal constitueraient des menaces pour la face.

4.1. Pour se poser à partir de l'évocation des travaux d'autres chercheurs

Deux cas de figure s'imposent ici : celui des chercheurs avec qui le sujet partage le même point de vue et celui de ceux dont la position diffère. Quelles mesures faudrait-il prendre pour chacun de ces cas ? Déjà, pour le premier, il ressort de ce qui a été dit *supra* que la plus grande menace suscitée par un discours qui marque son rapprochement avec la pensée d'un autre auteur, qui le remercie, apprécie ses positions ou le complimente est d'office une double menace à la face de l'opinion opposée et à sa propre face. Si les premiers devaient se sentir condamnés pour leur prise de position, le chercheur lui-même court le risque du ridicule puisqu'adoptant une posture inférieure ou encore, prenant un masque qui frise la flagornerie et qui de ce fait est contraire au principe même de la science. Brown et Levinson posent alors la nécessité de l'atténuation des propos. Un travail scientifique reconnaîtra donc le mérite d'un travail précédent en évitant des termes trop élogieux. On se limitera par exemple à dire que *a le mérite de..., nous devons ... aux travaux de..., l'on ne saurait ne pas reconnaître l'apport des travaux remarquables de..., les travaux de ... sont pionniers en la matière, ... fait une proposition d'une valeur inestimable..., ... fait un apport sans précédent. Grosso modo, on évitera des qualificatifs excessifs et trop élogieux rendant trop ostensible une quelconque volonté de faire adopter le point de vue exprimé. Par exemple, cette contribution, nous la devons au grand sociologue et auteur prolifique..., pour le Professeur..., observateur aguerri/averti de la scène internationale...*

En cas de critique faite à l'encontre d'un auteur qu'on cite, des marques de politesse négative sont de mise. Brown et Levinson soulignent qu'en réalité, les actes menaçants, à l'exemple de critiques, sont inévitables. Il faudrait alors développer des stratégies visant à les modérer, lesquelles, selon eux, se résument en ce qu'ils appellent *politesse négative*. Il s'agit de marqueurs linguistiques et non linguistiques qui visent à prévenir l'autre qu'on est conscient de ses besoins de face, qu'on respecte au moins partiellement son territoire, son droit d'avoir sa pensée et de réclamer pour elle une quelconque reconnaissance. Il s'agit donc de le prévenir de souffrir qu'on ait à violer quelque peu ce territoire. Pour ces auteurs, deux techniques devraient alors s'avérer fructueuses à ce niveau : la concession et les tournures impersonnelles. La première consiste à reconnaître à l'autre point de vue une certaine légitimité avant d'en souligner les faiblesses. On se servira donc de connecteurs tels *bien que..., certes... , malgré ..., toutefois..., et cependant...* pour relever qu'en signe de respect, on n'entend pas jeter un discrédit total aux affirmations ou aux travaux qui ont été faits.

On peut aussi se servir de tournures impersonnelles par l'emploi de pronoms comme *il* et *on* : *il est possible d'affirmer que..., l'on pourrait penser que...* Par de telles tournures, l'auteur marque alors une certaine distance face aux conclusions auxquelles il souhaite aboutir, permettant à ses propos de gagner en objectivité et donc en légitimité. L'autre devrait accepter cette critique comme objective, puisqu'elle ne provient pas de son seul point de vue, mais s'étend visiblement au-delà de sa seule perception.

4.2. Pour se positionner vis-à-vis du public auquel il adresse le savoir qu'il exprime.

Relevons d'entrée de jeu que les stratégies que nous venons d'emprunter à Brown et Levinson sont tout aussi valables pour le traitement de la pensée du public. Pourtant, Belibi (2003) ajoute qu'une stratégie très fructueuse pour convaincre le lectorat de changer de point de vue en minimisant le risque de le blesser est d'impliquer le lecteur dans ses conclusions à travers l'emploi d'embrayeurs comme *nous* et *on* désignant à la fois l'auteur et le lecteur (voir aussi Kjersti, 2003). Par exemple : *on constate que..., on peut donc s'apercevoir que..., nous pouvons conclure que...* On invite ainsi le lecteur à un consensus en lui donnant le sentiment qu'il est dans le débat et que les conclusions qu'on lui propose sont celles qu'il contribue à construire. Pour cette raison, il ne devrait pas les voir comme hostiles. C'est plutôt

l'aboutissement logique et nécessaire d'une réflexion qu'il partage avec le scripteur et d'autres membres de la communauté scientifique.

Conclusion

Le scripteur scientifique a donc à son actif un ensemble d'outils qui devraient lui permettre d'atteindre ses buts communicationnels. Ceux-ci sont multiples et touchent à la fois le contenu communicationnel et les réseaux de relation qui lient l'auteur à ses pairs, puis à son lectorat. Nous avons vu, analyses des discours de recherche à l'appui, qu'à cause des enjeux et de la grande menace qui pèse sur l'ensemble des actes entrant dans un discours scientifique, la politesse se hisse comme un moyen de régulation pour permettre d'accomplir ces actes menaçants et pourtant inévitables. Il en découle qu'un ensemble de stratégies, se situant pour la plupart dans le cadre de la politesse négative, sont de mise. Il s'agit de mesures d'atténuation, de concession, de tournures impersonnelles et de l'emploi d'indices de personnes tels *nous* et *on* qui se situent comme outils pouvant permettre de construire un consensus entre le sujet épistémique et son lectorat. La politesse linguistique apparaît donc comme un véritable outil méthodologique au service des buts du discours épistémique, lequel mérite toute l'attention des chercheurs dont les travaux se situent dans le giron de l'interaction. Il faudrait pourtant noter que les analyses présentées dans cet article ne suffisent pas à donner à l'objet ici débattu toute sa lisibilité. Des études supplémentaires pourraient par exemple porter sur les autres formes d'erreurs qui n'ont pas pu être répertoriées dans notre corpus.

Références

- Avodo, Avodo Joseph (2012). *La politesse linguistique dans la relation interlocutive en classe : des enjeux de face aux enjeux opératoires*. Thèse de doctorat PhD, Université de Bergen, inédite, 476 p.
- Belibi, Alexi-Bienvenu (2003). Regard sur le discours de recherche : pour une didactique du texte scientifique à l'université. *Syllabus* (8), pp. 245-289.
- Brown, Penelope □ Levinson, Stephen C. (1987). *Politeness: Some Universals in Language Usage*. Cambridge : Cambridge university press, 345 p.
- Dubois, Jean, Giacomo, Mathée, Guespin, Louis, Marcellesi, Christiane, Marcellesi, Jean-Baptiste □ Mével, Jean-Pierre (1973). *Dictionnaire de linguistique*. Québec : Les Éditions françaises, 568 p.
- Dubois, Jean, Giacomo, Mathée, Guespin, Louis, Marcellesi, Christiane, Marcellesi, Jean-Baptiste □ Mével, Jean-Pierre (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Québec : Les Éditions françaises, 514 p.
- Goffman, Erving (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne : la présentation de soi*. Paris : Les Éditions de minuit, 372 p.
- Goffman, Erving (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne : les relations en public*. Paris : Les Éditions de minuit, 368 p.
- Goffman, Erving (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Les Éditions de minuit, 240 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1990). *Les interactions verbales* tome 1, Paris : Armand Colin, 318 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1992). *Les interactions verbales* tome 2. Paris : Armand Colin, 368 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1994). *Les interactions verbales* tome 3. Paris : Armand Colin, 343 p.
- Kjersti, Fløttum (2003). Les « personnes » dans le discours scientifique : le cas du pronom ON. www.commonweb.unifr.ch/5/7/2017.
- Maingueneau, Dominique, Cossutta, Frédéric (1995). L'analyse des discours constituants. *Languages* (117). Pp. 112-125.
- Nucléze, Violaine de (1998). Jeunes chercheurs : savoir-lire, savoir-écrire. *Sciences du langage*. Paris : L'Harmattan.
- Nucléze, Violaine de (2013). *Sous les discours, l'interaction*. Paris : L'Harmattan, 144 p.
- Roulet, Eddy (1999). *La description de l'organisation du discours. Du dialogue au texte*. Paris : Didier, 224 p.
- Roulet, Eddy (2000). Une approche modulaire de la complexité de l'organisation du discours. Nølke H. et Adam J.-M. (Eds), *Approches modulaires : de la langue au discours*, pp. 263-272.
- Roulet, Eddy, Filliettaz, Laurent., Grobet, Anne □ Burger, Marcel (2001). *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Bern : Peter Lang, 405 p.

- Selinker, Larry (1972). Interlanguage. *International Journal of Applied Linguistics* (10), pp. 209-231.
- Thue, Vold Eva (2008). *Modalité épistémique et discours scientifique : une étude contrastive des modalités épistémiques dans des articles de recherche français, norvégiens et anglais, en linguistique et médecine*. Thèse de doctorat PhD, Université de Bergen, inédite, 336 p.
- Weinreich, Uriel (1963). *Languages in Contact: Findings and Problems*. New York: Mouton, 148 p.